

Ren 35342/7

7

DE LA
RÉNOVATION LITTÉRAIRE
EN PROVENCE

DU MÊME AUTEUR

FLEURS MÉLODIQUES DE MA JEUNESSE, Recueil de 24 morceaux de chant pour toutes les voix, avec accompagnement de piano. — Un beau volume in-4°. BENOÎT et fils aîné, éditeurs de musique, rue Meslay, 31, à Paris.

CEUVRES DE M^{me} B.-M. DORIEUX-BROTBECK

LYRISCHE GEDICHTE. — Un joli volume in-16. Wien, Verlag von A. HARTLEBEN.— 1877.

LE MÊME, traduit de l'allemand en français et précédé d'une lettre de VICTOR HUGO à l'Auteur. — Un joli volume in-16. Librairie internationale A. LACROIX, VERBOECKHOVEN et C^{ie}, éditeurs à Paris.— 1870.

MIREIA, poème provençal en douze Chants, couronné par l'Académie française, par FRÉDÉRIC MISTRAL. — Traduction en vers allemands. — Un beau volume in-12 (*Sous presse*).

Les ouvrages de M^{me} B.-M. DORIEUX se trouvent aussi à la Librairie allemande de C. HAAR, rue Jacob, 9, à Paris.

DE LA
RÉNOVATION LITTÉRAIRE
EN PROVENCE

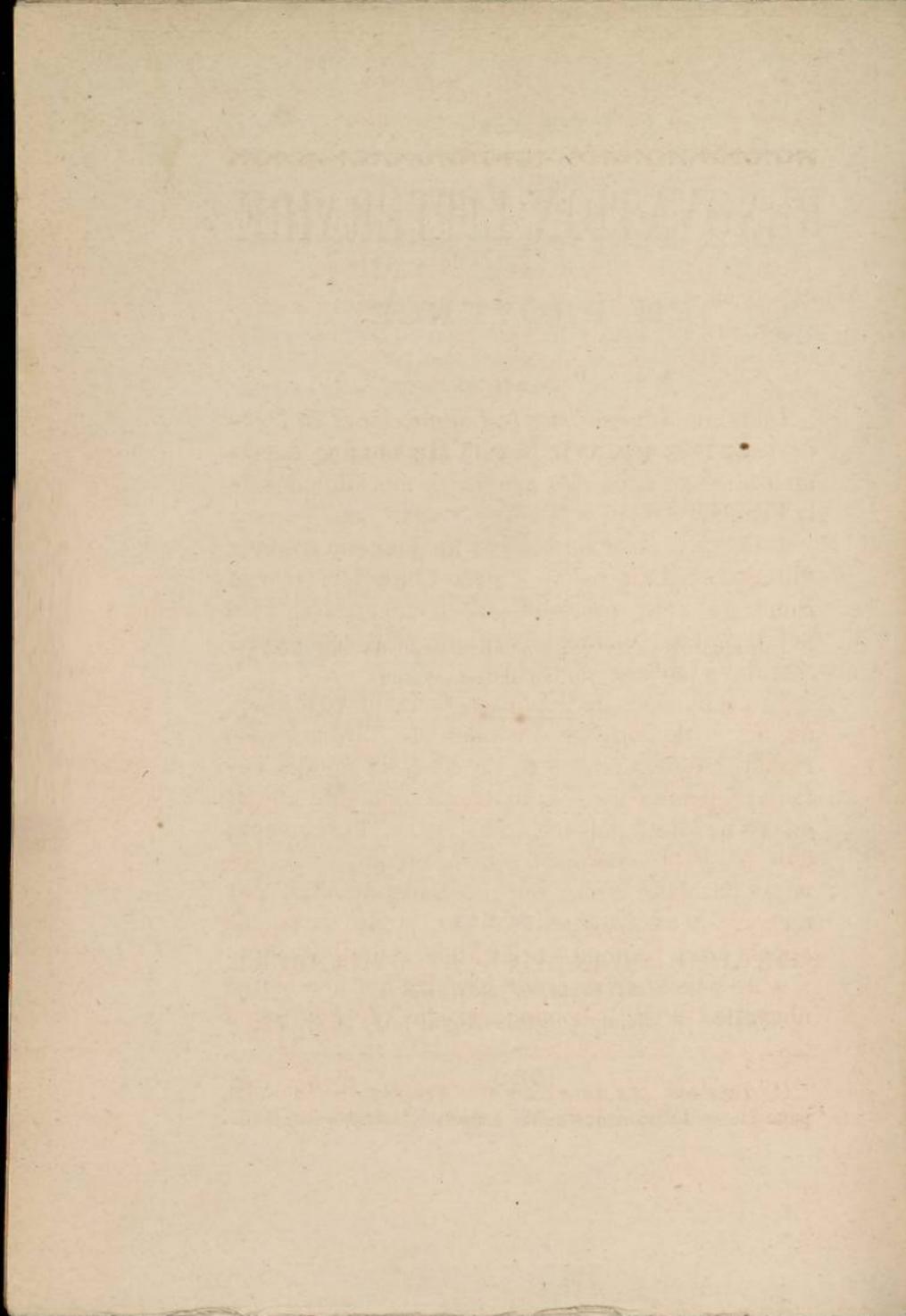
PAR
GUSTAVE DORIEUX

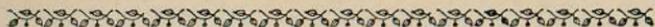
Introduction à la version allemande de *Mireille*
de M^{me} B.-M. DORIEUX-BROTBECK

PARIS
LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE
A. GHIO, Éditeur
Galerie d'Orléans (Palais-Royal), 1, 3, 5, 7

—
1880

Tous droits réservés





Dans son *Journal sur le Languedoc et la Provence*, publié en 1853, Moritz Hartmann s'exprimait ainsi au sujet des provinces méridionales de la France :

« Ce pays trouvera aussi un jour son conteur villageois ; mais même le grand talent de George Sand ne sera pas suffisant pour rendre cette poésie, qu'un souffle homérique peut seul exprimer dans toute sa vérité (1). »

Les prévisions de l'éminent écrivain voyageur, au tact si délicat, ne devaient pas tarder à être rigoureusement réalisées. En effet, six années s'étaient à peine écoulées, lorsque Lamartine saluait en ces termes pompeux, mais justes, l'avènement d'un jeune homme encore inconnu qui, à ses premiers pas dans la carrière littéraire, débutait par un coup de maître, en livrant au public un poème appelé à un profond et légitime retentissement :

« Je vais vous raconter aujourd'hui une bonne nouvelle ! » ainsi commençait le *XL^e Entretien*

(1) *Tagebuch aus Languedoc und Provence*. — Tome 1^{er}, page 21. — Edition de C.-W. Leske, à Darmstadt. — 1853.

du *Cours familier de Littérature*. « Un grand poète épique est né ! La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en produit toujours : il y a une vertu dans le soleil !

« Un vrai poète homérique en ce temps-ci, un poète né, comme les hommes de Deucalion, d'un caillou de la Crau, un poète primitif dans notre âge de décadence, un poète grec à Avignon, un poète qui crée une langue d'un idiome, comme Pétrarque a créé l'italien, un poète qui, d'un patois, fait un langage classique d'images et d'harmonie, ravissant l'imagination et l'oreille..... un poète de vingt-cinq ans qui, du premier jet, laisse couler de sa veine, à flots purs et mélodieux, une épopée agreste, où les scènes descriptives de l'*Odyssée* d'Homère et les scènes innocemment passionnées de *Daphnis et Chloé*, de Longus, mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme, sont chantées avec la grâce de Longus et avec la majestueuse simplicité de l'aveugle de Chio, est-ce là un miracle?— Eh bien ! ce miracle s'est opéré!... Le poème est déjà dans ma mémoire ; il sera bientôt sur les lèvres de toute la Provence. J'ai reçu le volume il y a deux jours, et les pages en sont aussi froissées par mes doigts, avides de fermer et de rouvrir le livre, que les blonds cheveux d'un enfant sont froissés par la main d'une mère, qui ne se lasse pas de passer et de repasser ses doigts dans les boucles pour en palper le soyeux duvet et pour les voir dorées aux rayons du soleil. »

Après avoir raconté à ses lecteurs comment il

eut connaissance de la « bonne nouvelle, » après avoir parlé de l'entrevue qu'il eut avec Frédéric Mistral, Lamartine entre dans quelques détails biographiques sur l'auteur de *Mirèio*, et esquisse une description courte, mais colorée, du pays qui a vu naître l'

Umble escoulan dóu grand Oumèro (1) ;

puis il ajoute :

« Son poème (*Mirèio*), c'est lui, c'est son pays, c'est la Provence aride et rocheuse, c'est le Rhône jaune, c'est la Durance bleue, c'est cette plaine basse, moitié cailloux, moitié fange, qui surmonte à peine de quelques pouces de glaise et de quelques arbres aquatiques les sept embouchures marécageuses par lesquelles le Rhône, frère du Danube, serpente, trouble et silencieux, vers la mer, comme un reptile dont les écailles se sont recouvertes de boue en traversant un marais ; c'est son soleil, d'une splendeur d'étain, calcinant les herbes de la Camargue ; ce sont ses grands troupeaux de chevaux sauvages et de bœufs maigres, dont les têtes curieuses apparaissent au-dessus des roseaux du fleuve, et dont les mugissements et les hennissements de chaleur interrompent seuls les mornes silences de l'été. C'est ce pays qui a fait le poème. On peint mal ce qu'on imagine ; on ne chante bien que ce que l'on respire. La Provence a passé toute entière dans l'âme de

(1) *Mirèio*, 1^{er} chant, 1^{re} stance.

son poète : *Mirèio*, c'est la transfiguration de la nature et du cœur humain en poésie, dans toute cette partie de la basse Provence comprise entre les Alpines, Avignon, Arles, Salon et la mer de Marseille. Cette lagune est désormais impérissable : un Homère champêtre a passé par là ; un pays est devenu un livre. »

Lamartine raconte ici le poème, à l'aide de nombreuses citations habilement choisies ; il s'exprime ensuite en ces termes :

« La poésie ne pouvait pas être plus neuve, plus pathétique, plus colorée, plus saisissante de détails. Cela est écrit dans le cœur avec des larmes, comme dans l'oreille avec des sons, comme dans les yeux avec des images. A chaque stance, le souffle s'arrête dans la poitrine et l'esprit se repose par un point d'admiration. L'écho de ces stances est un perpétuel applaudissement de l'âme et de l'imagination, qui vous suit de la première jusqu'à la dernière stance, comme, en marchant dans la grotte sonore de Vaucluse, chaque pas est renvoyé par un écho, chaque goutte d'eau qui tombe, est une mélodie.

« Ah ! nous avons lu, depuis que nos cheveux blanchissent sur des pages, bien des poètes de toutes les langues et de tous les siècles. Bien des génies littéraires, morts ou vivants, ont évoqué, dans leurs œuvres, leur âme ou leur imagination devant nos yeux, pendant des nuits de pensive insomnie sur leurs livres ; nous avons senti, en les lisant, des voluptés inénarrables, bien des fêtes

solitaires de l'imagination. Parmi ces grands esprits, morts ou vivants, il y en a dont le génie est aussi élevé que la voûte du ciel, aussi profond que l'abîme du cœur humain, aussi étendu que la pensée humaine ; mais, nous l'avouons hautement, à l'exception d'Homère, nous n'en avons lu aucun qui ait eu pour nous un charme plus inattendu, plus naïf, plus émané de la pure nature, que le poète villageois de Maillane.

« Nous ne sommes pas fanatique cependant de la soi-disant démocratie dans l'art ; nous ne croyons à la nature que quand elle est cultivée par l'éducation ; nous n'avons jamais goûté avec un faux enthousiasme ces médiocrités rimées, sur lesquelles des artisans, dépaysés dans les lettres, tentent trop souvent, sans génie ou sans outils, de faire extasier leur siècle..... Nous n'avons vu, en général, que des avortements dans cette poésie des ateliers. Que chantent-ils, ceux qui ne voient la nature que dans la guinguette ? — Il pourrait en sortir des Béranger, mais des Homère et des Théocrite, non ! Ces génies ne poussent qu'en plein air, ou en plein champ, ou en pleine mer. Vénus était fille de l'onde. La grande poésie est de même race que la grande beauté : elle sort de la mer.

« Or, pourquoi aucune des œuvres, achevées cependant, de nos poètes européens actuels (y compris, bien entendu, mes faibles essais), pourquoi ces œuvres du travail et de la méditation n'ont-elles pas pour moi autant de charme que

cette œuvre spontanée d'un jeune laboureur de Provence ?—Pourquoi chez nous (et je comprends dans ce mot : *nous*, les plus grands poètes métaphysiques français, anglais et allemands du siècle : Byron, Goëthe, Klopstock, Schiller et leurs émules), pourquoi, dans les œuvres de ces grands écrivains consommés, la sève est-elle moins limpide, le style est-il moins naïf, pourquoi les images sont-elles moins primitives, les couleurs moins printanières, les clartés moins sereines, les impressions enfin que l'on reçoit, à la lecture de leurs œuvres méditées, moins inattendues, moins fraîches, moins originales, moins personnelles, que les impressions qui jaillissent des pages incultes de ces poètes des veillées de la Provence ? — Ah ! c'est que nous sommes l'art, et qu'ils sont la nature ; c'est que nous sommes métaphysiciens, et qu'ils sont sensitifs ; c'est que notre poésie est retournée en dedans, et que la leur est déployée en dehors ; c'est que nous nous contemplons nous-mêmes, et qu'ils ne contemplent que Dieu dans son œuvre ; c'est que nous pensons entre des murs, et qu'ils pensent dans la campagne ; c'est que nous procédons de la lampe, et qu'ils procèdent du soleil. Oui ! il faut finir cet *Entretien* par le mot qui l'a commencé : IL Y A UNE VERTU DANS LE SOLEIL ! Sur chaque page de ce livre de lumière, il y a une goutte de rosée de l'aube qui se lève ; il y a une haleine du matin qui souffle ; il y a une jeunesse de l'année qui respire ; il y a un rayon qui jaillit, qui chauffe, qui égaie jusque

dans la tristesse de quelques parties du récit. Ces poètes du soleil ne pleurent même pas comme nous ; leurs larmes brillent comme des ondées pleines de lumière, pleines d'espérance, parce qu'elles sont pleines de religion. Voyez Reboul, dans son *Enfant mort au berceau!* — Voyez Jasmin, dans son fils de maçon tué à l'ouvrage ou dans son *Aveugle de Castelcuillé!* — Voyez Mistral, dans la mort des deux amants :

E d'enterin qu'i lio mounte èro,
Se turtaran lou front sus terro
Dóu remors, iéu em'elo, enclaus d'un blu seren,
Souto lis aigo atremoulido,
O ! iéu 'mé tu, ma tant poulido !
Dins de brassado trefoulido
Longo-mai e sèns fin nous poutounejaren.
.....Lou cantico,
Eilavau dins la gléiso antico,
Coume eiçò tournamai s'entendié ressouna (1).

(1) *Mirèio*, XII^e chant. — M. Constant Hennion a rendu ainsi ce passage, dans sa très remarquable traduction en vers français de *Mireille*, traduction dont la publication pour le public est impatiemment attendue et obtiendra certainement un grand succès :

Tandis qu'avec d'amers reproches,
Du front, eux, frapperont les roches,
Elle et moi, tous les deux dans un azur serein,
Sous l'eau limpide et tremblottante,
Oui ! moi près de toi, ma charmante !
Dans une étreinte délirante
Nous nous embrasserons à jamais et sans fin !
.....Le cantique,
De nouveau dans l'église antique,
Juste au même moment, là-bas a résonné.

« Voilà la littérature villageoise trouvée, grâce et gloire à la Provence ! Voilà des livres tels qu'il en faudrait au peuple de nos campagnes pour lire à la veillée, après les sueurs du jour, au bruit du rouet qui dévide la soie du Midi, ou du peigne à dents de fer qui démêle le chanvre ou la laine du Nord ! Voilà de ces livres qui bénissent et qui édifient l'humble foyer où ils entrent ! Voilà de ces épopées sur lesquelles les grossières imaginations du peuple inculte se façonnent, se modèlent, se polissent, et qui font passer avec des récits enchanteurs, de l'aïeul à l'enfant, de la mère à la fille, du fiancé à l'amante, toutes les bontés de l'âme, toutes les beautés de la pensée, toutes les saintetés de tous les amours qui font un sanctuaire du foyer du pauvre ! Ah ! qu'il y a loin d'un peuple nourri par de telles épopées villageoises, à ce pauvre peuple suburbain de nos villes, assis les coudes sur la table avinée des guinguettes !.....

« Quant à nous, si nous étions riche, si nous étions ministre de l'instruction publique, ou si nous étions seulement membre influent d'une de ces associations qui se donnent charitablement la mission de répandre ce qu'on appelle les bons livres dans les mansardes et dans les chaumières, nous ferions imprimer à six millions d'exemplaires le petit poème épique dont nous venons de donner, dans cet *Entretien*, une si brève et si imparfaite analyse, et nous l'enverrions gratuitement, par une nuée de facteurs ruraux, à toutes les portes où il y a une mère de famille, un fils, un vieillard,

un enfant capable d'épeler ce catéchisme de sentiment, de poésie et de vertu, que le paysan de Maillane vient de donner à la Provence, à la France, et que connaîtra bientôt toute l'Europe. Les Hébreux recevaient la manne d'en haut ; cette manne nous vient d'en bas : c'est le peuple qui doit sauver le peuple !

« Quant à toi, ô poète de Maillane ! inconnu il y a quelques jours aux autres et peut-être inconnu à toi-même, rentre, humble et oublié, dans la maison de ta mère ; attelle tes quatre taureaux blancs ou tes six mules luisantes à la charrue, comme tu faisais hier ; bêche avec ta houe le pied de tes oliviers ; rapporte pour tes vers-à-soie, à leur réveil, les brassées de feuilles de tes mûriers ; lave tes moutons, au printemps, dans la Durance ou dans la Sorgue ; jette là la plume et ne la reprends que l'hiver, à de rares intervalles de loisir, pendant que la Mireille que le Ciel te destine sans doute, étendra la nappe blanche et coupera les tranches du pain blond sur la table où tu as choqué ton verre avec Adolphe Dumas, ton voisin et ton précurseur. On ne fait pas deux chefs-d'œuvre dans une vie. Tu en as fait un ; rends grâces au Ciel et ne reste pas parmi nous ; tu manquerais le chef-d'œuvre de ta vie : le bonheur dans la simplicité. *Vivre de peu !* — Est-ce donc peu que le nécessaire, la paix, la poésie et l'amour ? — Oui ! ton poème épique est un chef-d'œuvre ; je dirai plus : il n'est pas de l'Occident ; il est de l'Orient. On dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archi-

pel, une flottante Délos, s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes, et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Méléstigènes. Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats ! Tu es d'un autre ciel et d'une autre langue ; mais tu as apporté avec toi ton climat, ta langue et ton ciel. Nous ne te demandons pas d'où tu viens, ni qui tu es : *Tu Marcellus eris !*

« Un été j'étais à Hyères, cette langue de terre de ta Provence, que la mer et le soleil caressent de leurs flots et de leurs rayons, comme un cap avancé de Chio ou de Rhodes. Là, les palmiers et les aloès d'Idumée se trompent de ciel et de terre : ils se croient, pour fleurir, dans leur oasis natale. Le soir, mon ami M. Messonnier, poète, écrivain et philosophe, retiré sous sa treille et sous son figuier, dans la petite maison de Massillon, un des prophètes de Louis XIV, me fit faire le tour de la ville. Il me conduisit, au soleil couchant, dans un jardin bien exposé au midi et à la brise de mer. Les aloès et les palmiers y germent et y fructifient en pleine terre. Je me crus transporté dans une oasis de Lybie. On sait que l'aloès ne fleurit que tous les vingt-cinq ans et qu'il meurt après avoir répandu, dans un effort suprême, son âme embaumée dans les airs. Il y en avait un dans ce petit jardin, dont on attendait la floraison d'un moment à l'autre.

« Or, par une heureuse coïncidence, ce rare

phénomène végétal semblait nous avoir attendus pour s'accomplir sous nos yeux. Au moment où le soleil touchait la mer, la tige de l'arbre, dont la sève est de l'encens, sortit tout à coup, de ses nœuds gonflés de vie, comme un glaive qu'une main robuste tire du fourreau pour le faire reluire au soleil, et la fleur d'un quart de siècle éclata au sommet de la tige dans un bruyant épanouissement, semblable à l'explosion végétale d'un obus qui sort du mortier. Les oiseaux couchés sur les arbustes voisins s'envolèrent d'épouvante, et le parfum, cette âme de la fleur, embauma longtemps tout le golfe.

« O poète de Maillane ! tu es l'aloès de la Provence : tu as grandi de trois coudées en un jour ; tu as fleuri à vingt-cinq ans ; ton âme poétique parfume Avignon, Arles, Marseille, Toulon, Hyères et parfamera bientôt toute la France ; mais, plus heureux que l'arbre d'Hyères, le parfum de ton livre ne s'évaporerà pas en mille ans ! »

J'ai tenu, pour plusieurs motifs, à ne pas écourter ces brillantes citations d'un des plus grands poètes dont s'honore à bon droit la France, jugeant un autre poète : d'abord, à cause de la légitime autorité qui s'attache au nom de Lamartine comme critique d'art ; ensuite, parce que les appréciations formulées par l'illustre auteur de *Jocelyn*, sur Mistral et sa *Mirèio*, résument éloquemment et poétiquement toutes les opinions que j'ai entendu émettre à ce sujet, en maintes circonstances, par des écrivains français réellement dignes de ce

nom, c'est-à-dire pénétrés de cette pensée éminemment juste que le beau ne doit et ne peut être que l'ornement du vrai ; enfin, parce que les jugements et les sentiments de Lamartine sur Mistral répondent admirablement à mes propres jugements et à mes propres sentiments.

Ce qui fait de *Mirèio* une œuvre achevée, ce n'est pas seulement la conception si ferme et si touchante du poème, l'élévation et la netteté des idées, l'expression si franche et si naïve des sentiments, la grâce et la beauté des images, le doux bercement des rimes et le charme inénarrable de la stance ; ce qui fait de ce livre, à mes yeux, le chef-d'œuvre de la littérature en ce siècle, c'est surtout le ton de sincérité qui y règne du premier au dernier vers, et qui rend le poème si vivant, que les personnages de cette splendide idylle apparaissent au lecteur chacun sous son aspect particulier et comme véritablement existants. Tous les froids artifices de langage et de composition sont dominés ici par le génie de l'auteur, trop puissant pour jamais tomber dans le conventionalisme. Mistral a su si bien s'incarner dans chacune des individualités de son épopée champêtre, que le poète disparaît pour laisser la scène complètement libre à ses héros : ce sont eux qui parlent, qui agissent, qui conduisent l'action vers son dénouement naturel, conséquence logique de leurs actes, au sein de cette nature méridionale qui les enveloppe durant toutes les péripéties du drame.

Quelle merveilleuse organisation artistique que

celle qui, sans viser jamais à l'effet et en se laissant guider par un admirable bon sens, une haute intelligence, un grand cœur, une vive et ardente imagination, peut ainsi donner aux créations de son génie le nombre, le poids et la mesure ! — Quel jugement sain que celui qui sait maintenir un parfait équilibre dans toute son œuvre, de telle sorte qu'il n'est pas une idée, pas un sentiment, pas une image, qui vienne jamais choquer le bon goût ou heurter la raison ! — Assez d'écrivains, et même de bien grands, ont cultivé l'églogue, l'idylle, la pastorale et le poème champêtre ; mais presque tous se sont laissé entraîner vers un idéalisme de convention ou se sont jetés dans un grossier réalisme. L'un était aussi faux que l'autre. Ici, rien de semblable : tout ce monde de paysans se meut, respire et vit dans sa simplicité native, avec ses pensées, ses aspirations, ses instincts, ses passions, et les nuances sont si finement observées, que ce ne sont pas des peintures agrestes générales, aux tons flottants et indécis, mais des paysans d'une contrée donnée, d'une époque précise, entourés d'une nature particulière, représentée elle-même sous des couleurs aussi saisissantes que celles qui peignent les individus.

Après Lamartine, M. Firmin Boissin a donc bien raison de dire, dans un excellent travail publié par la *Revue du Dauphiné et du Vivarais* (1), sous ce titre : *Frédéric Mistral et les Félibres*,

(1) Numéro de mai-juin 1879.

que *Mirèio*, « c'est la Provence populaire, la vie familière du peuple en sa fleur et en son rayon le plus pur. Rien de plus touchant, — ajoute-t-il, — que les amours de Vincent le vannier avec la douce et belle héritière du *mas* des micocoules ; rien de plus terrible que la jalousie bestiale d'Ourrias, le toucheur de bœufs : rien de plus poétique, de plus exquis, de plus gracieux, que la cueillette des feuilles de mûrier pour les vers-à-soie et que le dépouillement des cocons par les magnananelles ; rien de plus mélancoliquement passionné que la chanson de la *tant aimée* Magali ; rien de plus dramatiquement décrit que la ferrade des taureaux indomptés de la Camargue ; rien de plus effrayant que le combat d'Ourrias et de Vincent dans le lugubre silence de la Crau déserte ; rien de mieux réussi, comme fantastique et surnaturel, que les incantations de la sorcière des Baux, la vieille Tavèn, sorte d'Empuse aux allures shakspeariennes ; rien enfin de plus émouvant, de plus pathétique, de plus idéalement chaste, que les dernières heures de Mireille, mourant d'amour en invoquant les saintes Maries, les trois Maries de Judée, qui emportent au ciel son âme résignée.

« Tout autour de l'idylle, Mistral a semé des types saisissants, pris sur le vif : maître Ambroise, le vieux marin, qui a suivi dans les Indes le bailli de Suffren ; Alari, le pâtre de la transhumance ; Véran, le gardien de cavales ; Nore, la chanteuse ; maître Ramon, le soldat laboureur, soldat des grandes guerres de Napoléon, à cette heure ense-

mençant les sillons et magnifique comme un roi dans son royaume ! Puis vient l'étrange défilé de toutes les superstitions et aussi de toutes les naïves croyances provençales : la danse des *trèves* sur le pont de Trinquetaille ; la procession des noyés, la nuit de la Saint-Médard, sur les rives du Rhône ; les lutins folichons, la lavandière du Ventour, le sabbat, la Garamaude, la Bambarouche, le Cauchemar, la Sambuque, les Escariches au ventre de salamandre, les Dracs, le chien de Cambal, l'agneau noir, la chèvre d'or, le pâtre saint Gent, sainte Marthe et la Tarasque, l'ermite du Luberon, les miracles des Saintes, patronnes de la Provence ; bref, tout ce qui est légende ou dévotion, effroi des âmes ou joie des cœurs, lieux de fêtes et de pèlerinages ; tout ce qu'aime le peuple, Adam éternellement jeune ; tout ce que racontent les *aïeules* dans les longues veillées d'hiver et que redit la poésie de Mistral en strophes ensoleillées, voilà *Mirèio* ! »

N'avais-je pas raison de dire que ce qui fait le charme tout particulier du poème de Mistral, qui lui donne toute sa saveur, qui le place hors de pair avec la plupart des autres compositions écrites dans ce genre, c'est la sincérité de l'écrivain, c'est le sentiment de la couleur locale ? — Dans *Mirèio*, l'idéalisme ne dépasse jamais les bornes de la vérité, et l'auteur n'avait pas à se prémunir contre l'excès contraire, qui consiste à charger les tableaux, à grossir les effets et à offrir ainsi aux lecteurs des scènes d'un réalisme plus ou moins

répugnant. Ce sont les qualités énumérées plus haut, et maintenues dans un si parfait équilibre, qui ont surtout séduit Lamartine, comme elles séduisent les natures délicates, les esprits d'élite, les âmes sensibles et droites, les imaginations non dévoyées, auxquelles ce qui est faux en art et en littérature, inspire instinctivement du dégoût.

A une époque comme la nôtre, où l'art est tombé si bas, où il semble se complaire dans un abject réalisme, se momifier dans l'atmosphère factice des salons ou se renfermer dans de froides et stériles imitations, un poème comme celui de *Mirèio* ne pouvait faire autrement que de produire une immense sensation parmi toutes les organisations saines, auxquelles ni la littérature d'en haut, ni celle d'en bas, n'offraient d'aliments substantiels. Ce bel ouvrage répondait à un besoin universel qu'il est aisé de constater, quand on voit avec quels accents enthousiastes il fut salué, dès son apparition, par l'un des plus grands et des plus sincères poètes lyriques de la France.

Mistral, chez qui le cœur est à la hauteur de l'esprit, n'a jamais manqué une occasion pour traduire ses sentiments de profonde reconnaissance envers l'homme de bien et de génie qui s'était déclaré, à ses débuts, son admirateur et son protecteur. Il lui dédia d'abord sa *Mirèio* avec des strophes si touchantes, qu'elles vont droit à l'âme et voilent les paupières de larmes (1); plus tard,

(1) Voir *Lis Isclo d'Or*, *Recueil de Poésies diverses*, avec une *Préface autobiographique de l'Auteur*, page 408. — Un fort

quand cette puissante illustration littéraire disparut de la scène de ce monde, il écrivit, sur celui qu'il appelle son maître et son père, une autre poésie non moins belle et non moins sincère (1); enfin, les fêtes de son mariage étaient à peine terminées, qu'il gravissait, pensif et recueilli, la colline de Saint-Point pour aller s'agenouiller, avec l'enthousiaste et jolie Mireille que la Providence lui a accordée, devant le tombeau du plus généreux des poètes. Cette excursion, consacrée à un souvenir qui est devenu un culte chez Mistral, ne peint-elle pas tout l'homme?...

Maintenant que vingt années se sont écoulées depuis la publication de *Mirèio*, peut-on dire que le succès de cet ouvrage, si brillant qu'il ait été, ait répondu aux impatients désirs de Lamartine? — Il y aurait exagération à le prétendre; mais ce n'est pas l'œuvre qui en est cause, car elle mérite tout l'enthousiasme qu'elle a excité et qu'elle excitera toujours parmi ses nouveaux lecteurs; c'est ailleurs qu'il faut chercher les motifs de cette diffusion relativement trop lente d'un poème incontestablement appelé à devenir européen.

Quels sont ces motifs? — Ils sont de diverse nature: littéraires, politiques et religieux.

volume grand in-18, avec la traduction française en regard.
— Avignon, J. Roumanille, libraire-éditeur; Paris, A. Lemerre, passage Choiseul, 31, et E. Thorin, rue de Médecins, 7. — 1876.

(1) *Ibid.*, page 250.

Quand le Midi de la France est venu affirmer la résurrection et la vitalité de sa langue par l'apparition de cet immortel chef-d'œuvre, les esprits n'étaient guère préparés, au point de vue des études philologiques, à une pareille lecture. Des essais avaient été successivement tentés, il est vrai; mais, jusqu'à la venue de Jasmin, ils étaient restés à peu près infructueux. C'est le poète d'Agen qui a le premier rappelé sérieusement l'attention sur la poésie en langue méridionale, en livrant au public tant de charmantes petites pièces détachées, toutes gracieuses, heureux mélange d'esprit et de sentiment, et ses beaux, mais trop courts poèmes, dans lesquels l'auteur manifestait sans cesse davantage son continuel développement intellectuel et moral. Toutefois, les phases mêmes de ce développement attestaient que la carrière littéraire de Jasmin avait été en butte à des tâtonnements et à des hésitations sans nombre. Son génie de poète le rendait le régénérateur d'une langue tombée à l'état de patois, et en même temps, par une ironie du sort, celui qui devait opérer un pareil miracle, n'avait pas été préparé à sa haute mission par de savantes et vigoureuses études. Il était né dans une extrême pauvreté, à ce point qu'il raconte lui-même, dans ses admirables et si touchants *Souvenirs*, que dans sa famille on mourait, de père en fils, sur un lit d'hôpital.

Dans de telles conditions, on conçoit aisément les immenses difficultés qu'avait à surmonter le poète d'Agen pour exprimer ses idées dans une

langue dont il ne restait plus que des tronçons épars, et pour les mettre sur le papier, alors que cette langue n'avait aucune orthographe et n'était soumise à aucune règle. La forme était entièrement à créer, et la forme, pour le poète, est une question de vie ou de mort. Jasmin fit l'impossible à ce sujet, mais non pas de manière à satisfaire pleinement le monde lettré ni lui-même, puisque son œuvre littéraire marque, de ce côté surtout, un mouvement toujours ascensionnel. Il faut lui être reconnaissant, après avoir admiré la conception si naturelle et si fine de ses poèmes, la délicatesse et la grâce de ses inspirations plus légères, de ses efforts suivis et patients pour atteindre un but que d'autres après lui devaient toucher. Malgré l'épuration de mots qu'il y aurait à faire dans ses écrits, malgré l'orthographe vicieuse qu'il a adoptée, malgré ses vers perpétuellement inégaux, qui ne s'arrondissent presque jamais en stances, Jasmin s'est révélé un poète si sincère, qu'il ne saurait être oublié, et, dans la mesure de ses forces, il a aidé immensément au reffleurissement de la langue d'Oc, qui finira peut-être par se dégager de la plupart des paillettes impures dont elle a été surchargée et presque étouffée, à travers les siècles, par l'invasion surtout des hommes du Nord.

Jasmin avait été, par son esprit élevé et sain, son imagination brillante, sa douce sensibilité, sa constance dans le travail, le véritable promoteur du mouvement littéraire méridional français, le

précurseur de la réforme nouvelle ; Mistral vint et démontra, avec une puissance prodigieuse de volonté jointe à une nature vraiment géniale, à une imagination débordante, à un cœur accessible à toutes les nobles impressions, à des qualités supérieures soit naturelles, soit acquises par l'instruction et la méditation, que la résurrection d'une langue peut s'effectuer par le concours d'hommes savants, actifs, persévérants et convaincus. Entre la langue écrite de Jasmin et celle de Mistral, il y a tout un abîme. tant sous le rapport de la pureté, de la précision, de l'élégance et de la richesse des termes, qu'au point de vue de la syntaxe, de l'orthographe et des divers agréments du style. Maintenant, c'est le maître qui parle, et l'expression juste jaillit de source sous sa plume-ferme et vaillante. La révolution est définitivement opérée; la conquête est assurée par un homme, et il n'y a plus qu'à le suivre dans la nouvelle route qu'il a frayée, pour que sa langue ne tarde pas à s'imposer par de réels chefs-d'œuvre. Non pas que toutes les difficultés aient été surmontées : quoiqu'une pléiade de disciples dévoués, riches de talent et d'imagination, suive docilement ses étendards, le territoire qu'il s'agit d'embrasser est grand, et l'on ne s'est pas encore rallié de tous côtés autour du maître. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne de l'enceinte qui borne ses champs paternels, on s'aperçoit toujours davantage que chaque écrivain méridional de la France maintient son langage propre, ses

locutions particulières, son orthographe personnelle, que l'unité enfin manque là où elle aurait le plus besoin de se manifester. Et que l'on ne pense pas que ce soit obstination, orgueil des uns ou des autres : la cause de ce désordre si regrettable, et qu'il importe de faire cesser à tout prix, est toute différente. Il y a là des questions complexes, épineuses, qui ne sont pas encore élucidées et qui menacent même de s'éterniser, si toutes les bonnes volontés, toutes les énergies ne se groupent pas en un inébranlable faisceau pour aboutir à des conclusions pratiques que chacun désire, tout en rêvant des moyens variés pour les amener.

On sait avec quelle patience de bénédictin l'illustre auteur de *Mirèio* a entrepris la publication d'un grand *Dictionnaire provençal-français*, embrassant les différents dialectes de la langue d'Oc moderne (1) : c'est une œuvre précieuse sans crédit, et qui rendra de signalés services à la restauration que l'on a en vue. Elle continue dignement et noblement les essais, plus ou moins importants, qui ont été précédemment tentés dans le même genre. Mais cela ne suffit pas : il faut absolument que de tous les glossaires, vocabulaires et dictionnaires publiés dans les diverses

(1) Deux forts volumes in-4°, imprimés sur trois colonnes. L'ouvrage, qui paraît par livraisons adressées régulièrement à tous les souscripteurs, comprendra environ 1,800 pages.— On souscrit à Avignon, chez J. Roumanille, libraire-éditeur, et chez l'Auteur, à Maillane, par Graveson (Bouches-du-Rhône).

provinces de langue d'Oc, sorte un dictionnaire universellement reconnu, d'un petit volume, accessible à toutes les bourses, et que ce dictionnaire, fruit d'une savante et impartiale épuration, entre dans la mémoire de tous les Français du Midi, de telle sorte que la langue parlée et la langue écrite soient toutes deux, à part certaines différences grammaticales établies en règles, également comprises du bassin du Rhône aux provinces basques et à la Catalogne, et dans toute l'étendue de départements méridionaux qu'encadrent l'Océan et la Méditerranée. Sans ce précieux dictionnaire de poche, les patois continueront sans doute à subsister, mais il n'y aura point de langue d'Oc proprement dite : ce sera éternellement la tour de Babel, où les habitants d'un village comprennent peu ou ne comprennent pas du tout ceux du village voisin.

Est-ce tout ? - Non ! une langue, pour mériter ce titre, a ses règles, sa syntaxe, ses inversions, sa grammaire en un mot. Eh bien ! la grammaire est encore à faire ici, et s'il n'est pas tout à fait exact de dire que c'est précisément par là que l'on aurait dû commencer, au moins peut-on affirmer sans crainte qu'il n'y a plus moyen maintenant de se passer d'un livre de cette espèce. Une langue sans grammaire, c'est le chaos, c'est la nuit !

Mais ici se présentent de grandes difficultés que l'on ne soupçonnerait pas au premier abord. On sait que la rénovation littéraire dont je parle, s'est effectuée à Avignon et dans ses alentours. Sera-ce

l'idiome de la circonscription d'Arles, que Mistral représente avec tant d'autorité, qui l'emportera sur les autres, ou tel idiome particulier de la plaine ou de la montagne, qui possède des qualités très recommandables? - Comment ne pas compter aussi avec les idiomes parlés le long des deux mers? - On voit que la question s'élargit dans de très vastes proportions, et que si l'on ne procède pas avec un grand désintéressement et une extrême largeur de vues, il devient à peu près impossible de s'entendre. Là est en effet l'écueil contre lequel sont déjà venus se briser bien des bonnes volontés et de louables efforts. Sur cette grave question, l'abnégation et la conciliation sont des devoirs pour tous dans l'intérêt commun, et ce n'est qu'en cédant à ces influences, les seules vraiment légitimes, que l'on parviendra à aplanir les plus sérieux obstacles qui restent à vaincre. Il faut absolument que l'on se fasse des concessions de part et d'autre sur tous les points secondaires, que l'on imite en cela la Grèce antique qui, possédant la plus riche, la plus harmonieuse, la plus belle et la plus correcte des langues à jamais parlées par des bouches humaines, ne repoussait cependant pas les dialectes, les formes particulières de langage répandues au sein de ses diverses peuplades.

Nul n'est plus sympathique que moi à la création, à la constitution et au développement du *félibrige* (1); toutefois, à côté de ces réunions frater-

(1) On nomme ainsi l'association des poètes néo-provençaux. Sur les mots *félibrige* et *félibres*, M. Firmin Boissin,

nelles si touchantes et de ces fêtes brillantes de l'esprit, que les poètes du Midi de la France organisent si souvent et qui rappellent avec tant de bonheur cette Grèce antique dont je viens d'évoquer le souvenir, il aurait fallu également et très sérieusement former une association large, ouverte à tous les savants des pays de langue d'Oc; il aurait fallu, dis-je, fonder une Académie à laquelle aurait incombé la tâche, si difficile et si aride, de produire le dictionnaire et la grammaire dont le besoin se fait trop vivement sentir (1). Ce qui a

dans son excellent travail déjà cité, raconte comment ces termes furent adoptés par les poètes méridionaux français, à la suite d'une lecture en commun de quelques scènes de l'Évangile, paraphrasées en vers provençaux par un vieil auteur du pays. L'étymologie toute simple de ces mots révèle clairement, à mes yeux, leur signification : *felibres*, faiseurs de livres ; *felibrige*, association des faiseurs de livres.

(1) La Société pour l'étude des langues romanes, qui a son siège à Montpellier et qui publie régulièrement une Revue si intéressante sur ces langues, ne pourrait-elle pas, grâce aux éléments si nombreux et si distingués qu'elle a groupés autour d'elle, prendre l'initiative de la fondation de cette Académie, si ardemment désirée par tous ceux qui s'intéressent aux divers idiomes méridionaux français ? — Qu'on y songe : le mal est bien profond, et le syndic de la maintenance du Languedoc, M. Camille Laforgue, n'a fait qu'exprimer les craintes générales, en jetant le cri d'alarme dans son discours prononcé à la félibrée languedocienne, qui a eu lieu à Montpellier au mois de septembre 1879.

« Ce n'est pas dénigrer la maintenance, — a dit M. Laforgue, — mais il faut reconnaître que son état est aujourd'hui pire que celui du Midi en 1324. Nous voyons paraître beaucoup d'œuvres dans les dialectes de Montpellier, de Béziers, de Carcassonne,

manqué jusqu'ici aux félibres, c'est le côté pratique des choses, qu'ils ont trop négligé sous les séductions enchanteresses de leurs mers scintillantes, du limpide azur de leur beau ciel, de l'éclat brillant de leur blond soleil. Dans le Midi même, on commence à s'apercevoir de ces graves lacunes, et quand on en aura saisi tous les dangers, nul doute que l'on s'efforcera d'y aviser.

Pour cela, il faudra remonter d'abord aux origines mêmes des divers langages du Midi de la France et opérer un travail de refonte qui fasse dominer l'unité dans la diversité. Toutes les œuvres des troubadours qui nous restent, complètes ou en fragments, devront être étudiées avec soin au point de vue philologique et grammatical. Il sera bon aussi d'aller rechercher, au sein des populations montagnardes, une foule de mots au-

de Nîmes, de Rodez, de Clermont, et chacun les habille à sa fantaisie. Si cent livres voient le jour tous les ans dans ces diverses villes, soyez certains que la moitié au moins ont des orthographes différentes, heureux quand la même cité n'en voit pas deux ou trois en présence, chacune se disant nécessairement meilleure que l'autre ! Les œuvres montpelliéraines sont à peinelues en dehors de Montpellier, celles d'Alais en dehors d'Alais, celles de Rodez en dehors du Rouergue, celles du Carcassez en dehors de Carcassonne et de Castelnaudary. Si, comme autrefois les sept troubadours de Toulouse, nous ne réunissons pas en un livre particulier, en un corps de doctrine unique, les règles graphiques de la maintenance, nous verrons bientôt le jour où l'histoire de la tour de Babel ne sera plus une histoire assyrienne ou biblique, mais romane et languedocienne ! »

jourd'hui perdus dans la plaine et remplacés abusivement par des termes français du Nord, qui jurent d'être accolés aux divers idiomes méridionaux sans avoir reçu le moindre titre de naturalisation. Quant aux langages variés en usage le long des deux mers, il s'agira de les dégager de l'alliage impur qu'y ont fait entrer tour à tour les peuples du voisinage: espagnol, italien et autres. Un pareil travail d'épuration est sans doute considérable, mais il n'est pas au-dessus du patriotisme local des populations du Midi de la France, qui doivent comprendre que toute langue non fixée n'existe qu'à l'état de patois, et qu'elle ne saurait compter sans une vie qui lui soit propre, sans un génie particulier qui la distingue, dans ses formes, de toutes celles qui l'entourent.

Ce que je viens de dire explique en grande partie pourquoi le succès de *Mirèio*, d'ailleurs si retentissant, n'a pas été aussi complet qu'il aurait dû l'être, surtout dans cette région de la France. Pour qu'une œuvre, même d'une haute valeur, y réussisse pleinement, il faut absolument qu'on puisse la publier sans aucune traduction française et qu'elle soit comprise de tous sans qu'on ait besoin de l'éclaircir avec le secours d'une langue étrangère. Hélas! on est encore bien loin de cet idéal. Quant à tous les départements au delà du Rhône, on ne pouvait y lire cet admirable poème sans apprendre préalablement la langue dans laquelle il est écrit, et j'ai constaté combien les moyens manquent encore à cet égard. L'abbé

Beyle a bien composé un court abrégé de grammaire sur la langue des troubadours, abrégé récemment publié en tête de son choix de morceaux extraits des ouvrages des anciens poètes du Midi de la France (1), et l'Allemagne, plus avancée que nous, sur cette question comme sur tant d'autres, possède d'excellentes grammaires sur les idiomes romans jadis parlés et écrits ; mais tous ces travaux ne sauraient être que d'une utilité secondaire au point de vue des œuvres des troubadours modernes. D'autre part, la traduction française placée en regard du texte original, si excellente qu'elle soit à certains égards, convient peu aux gens du monde, qui ne peuvent en goûter la saveur : elle est trop littérale d'abord, et, en outre, elle coupe continuellement le sens des idées par des tirets indiquant la séparation de chaque vers. Une version tout aussi fidèle, mais plus dégagée d'allures, décuplerait immédiatement, à mes yeux, le succès de ce splendide ouvrage en France (2).

(1) Un volume in-12, 1879. — Marseille, librairie Camoin.

(2) Cette version existe maintenant, mais elle n'a pas encore été rendue publique. Tirée seulement à cent exemplaires numérotés, il n'y a que quelques amis du traducteur, M. Constant Hennion, qui ont l'avantage de la posséder. Je suis heureux d'être du nombre ; je puis donc parler de ce travail avec une parfaite connaissance de cause. M. Hennion a reproduit la stance mistralienne avec un rare bonheur, et l'on ne saurait trop le féliciter des résultats vraiment merveilleux auxquels il est parvenu et que je croyais, pour ma part, impossibles à atteindre. Sa traduction est extrêmement

On sait que le poème de *Mirèio* a été lyriquement adapté à la scène : la tentative n'était pas heureuse. Le *libretto*, original ou remanié, a été plus nuisible qu'utile à la propagation du chef-d'œuvre de Mistral ; et puis, quelque remarquables que soient les qualités de Gounod comme compositeur de musique, le sujet convenait peu, avouons-le, au caractère trop sévère de son talent : en dépit des nombreuses pages excellentes dont est émaillée sa partition, Gounod a glacé les amours

fidèle, poétique, élégante, et laisse en même temps toute sa couleur et sa saveur au poème original. On ne pouvait certainement mieux faire, et, pour tous ceux qui ne peuvent lire le texte provençal, cette version, qui paraîtra prochainement, sera une réelle bonne fortune. Il ne lui manque, pour être parfaite, que l'accent syllabique, malheureusement insensible en français, et que le traducteur ne pouvait lui donner. C'est le seul défaut inhérent à ce travail si digne d'éloges.

La version que j'ai sous les yeux a été imprimée à Tours (Indre-et-Loire), chez Juliot, rue Royale, 53, en 1879. Elle forme un volume in-12 de 208 pages.

Le même travail a été entrepris dans des conditions analogues, c'est-à-dire qu'il reproduit également la stance mistralienne, par M. E. Rigaud, premier président de la Cour d'appel d'Aix, et il vient de paraître, en un très joli volume in-16, à la librairie Hachette, à Paris, avec le texte provençal en regard. Cette élégante version, dont le seul tort consiste, selon moi, à manquer parfois de fidélité au texte original, est le fruit de louables et consciencieux efforts de la part du traducteur, qui a pris sa tâche au sérieux, avec amour, et dont les talents littéraires sont des plus recommandables.

de Vincent et de Mireille, comme il a glacé celles de Roméo et de Juliette, et c'est le cas de répéter le mot si juste de Lamartine : « Il y a une vertu dans le soleil ! » J'ajouterai que les hommes du Nord ne la possèdent pas et ne sauraient que difficilement l'acquérir.

Les nombreuses tentatives faites pour reproduire par le dessin, la gravure, la peinture et la sculpture, les principales scènes de *Mirèio*, n'ont pas entièrement réussi non plus jusqu'à ce jour. Il y aurait cependant injustice à méconnaître les talents de composition et d'exécution dont divers artistes très-estimables ont fait preuve à ce sujet : je citerai en particulier *Mireille au puits*, le *Dialogue de Mireille et de Vincent*, et *Mireille frappée par le soleil*, par Régnier, de Marseille ; le *Dialogue d'Ambroise et de Vincent*, au premier chant, par feu Lubin David ; la *Mort de Mireille*, par Louis Deschamps, de Montélimar ; *Vincent blessé par Ourrias*, de Pierre Grivolos, d'Avignon ; les bustes de *Mireille*, par Amy, de Tarascon, et Pollyo, de Marseille. A peu près chaque année on peut voir, aux diverses expositions artistiques du Midi de la France, des tableaux plus ou moins recommandables, composés d'après les différents épisodes du poème de Mistral ; mais si je dois louer la bonne volonté et le travail des artistes, je suis obligé d'avouer en même temps qu'aucun d'eux ne m'a pleinement satisfait. Plusieurs ont cherché et réfléchi avec intelligence ; nul n'a encore réellement trouvé ;

et cependant, il y a là une mine extrêmement féconde à exploiter pour des peintres vraiment inspirés et pénétrés profondément du double caractère de grandeur et de simplicité de leur sujet. Pour ma part, je suis convaincu que ces peintres, si impatiemment attendus, surgiront, et qu'ils feront revivre, par le dessin et la couleur, ces adorables scènes, éternel objet d'admiration pour tout esprit délicat et toute âme sensible.

Mistral a été plus heureux au point de vue de la vulgarisation de son œuvre parmi les nations étrangères, quoiqu'il reste beaucoup à faire au gré de mes désirs. En dehors de sa propre traduction littérale française (1) et de celles en vers, dans la même langue, de MM. Constant Hennion et E. Rigaud, dont j'ai déjà parlé, j'ai à signaler, outre la traduction allemande de M^{me} B.-M. Dorieux-Brotbeck (2), qui reproduit exactement la stance mistralienne, trois versions anglaises : une en prose, rendue littéralement comme celle de Mistral, par M. C.-H. Grant (3); une autre en sixains rimés, signée H. Crichton, un pseudonyme (4),

(1) Un volume in-12. — Paris, G. Charpentier, libraire-éditeur. — 6^e édition, 1876.

(2) Un beau volume in-12, avec préface autobiographique de Fr. Mistral, introduction, notes, etc.

(3) Un volume in-16. — Avignon, J. Roumanille, libraire-éditeur; Paris, A. et W. Galignani, rue de Rivoli; Marseille, Camoin, libraire; Nice, Visconti, libraire. — 1867.

(4) Un volume petit in-8^o. — London, Macmillan and Co. — 1868.

et la dernière, la meilleure à tous égards, aussi en sixains rimés, par Harriet W. Preston (1); une traduction catalane, reproduisant avec bonheur la strophe mistralienne, par Francesch Pelayo Briz (2); une traduction espagnole en prose, fort bien réussie, par Célestin Bazallat y Falguera (3), et enfin une version en prose très estimée, en dialecte dauphinois, par Maurice Rivière.

Je ne parlerai pas des brochures et des études publiées de toutes parts, en France et à l'étranger, dans les revues et les journaux, sur Mistral et ses œuvres; elles sont innombrables, et chaque jour en voit éclore de nouvelles. Un écrivain qui occupe ainsi l'attention publique, qui fait le sujet des travaux de toute la critique européenne, qui compte des imitateurs, en provençal comme en français, prouve la vitalité et la puissance de son esprit et de son œuvre, au milieu des querelles politiques et religieuses des partis.

Ces querelles, dont la France semble malheureusement destinée à être perpétuellement la proie plus qu'aucun autre peuple, peuvent être considérées comme une des causes capitales qui ont mo-

(1) Un volume in-12. — Boston, Roberts brothers. — 1874.

(2) Un volume in-12. — Barcelona, Verdaguer, libraire, calle de Cortinas, 15.

(3) Un volume in-12. — Barcelona, chez le même.

déré l'élan et ralenti le triomphe complet de *Mirèio*. Les félibres, et Mistral à leur tête, amoureux d'un passé qu'ils ne peuvent ressusciter, mais qu'ils se plaisent sans cesse à évoquer ; séduits aux souvenirs des anciennes gloires de leur pays, de son époque de splendeur et d'indépendance, n'ont quelquefois plus aperçu la France moderne qu'à travers un nuage qui leur voilait le temps présent, ses aspirations et ses besoins. Les cours brillantes d'autrefois, le séjour des papes à Avignon, les chevaliers et les troubadours, ont pris dans leur esprit et leur imagination des proportions considérables, et ils n'ont pas tardé à voir l'âge d'or dans des siècles dont ils n'ont pas à subir les luttes, les souffrances, les privations, les oppressions et parfois les hontes. Si l'on se reporte, en particulier, au séjour des papes à Avignon, non pas en poète, mais en historien, le tableau est, hélas ! bien différent de celui que rêvent les félibres, et le témoignage d'un catholique sincère et pieux s'il en fût jamais, qui fut en même temps un grand poète, est là pour édifier à ce sujet. Qu'on relise les *Lettres* de Pétrarque, et l'on verra si ce bon vieux temps est tellement à regretter !

Et ce témoignage n'est pas le seul : le célèbre théologien Nicolas Clémangis, qui ne saurait être non plus suspect, ne dissimule pas les scandales et les funestes conséquences du gouvernement temporel des papes dans le comtat Venaissin. « Auparavant, — dit-il, — les mœurs publiques en France étaient droites et pures ; mais, avec la

papauté, les mœurs détestables de l'étranger firent invasion dans notre Gaule et la couvrirent de calamités. »

Bien loin d'évoquer ces temps de turpitudes, tout catholique intelligent devrait jeter sur eux le manteau dont les fils de Noé recouvrirent jadis la nudité de leur père. Ils ne valent pas la peine qu'on les regrette, encore moins qu'on les glorifie et qu'on songe à les faire refleurir, et que, par amour d'un passé heureusement à jamais disparu, on se sépare moralement plus ou moins d'une époque dont les aspirations ne sont plus celles des âges antérieurs, dont les idées n'ont rien de commun avec celles d'autrefois.

On peut beaucoup médire, et avec quelque raison, du temps présent, surtout dans un pays longuement troublé par les révolutions ; il ne faudrait cependant pas pousser la malveillance jusqu'à méconnaître et ce temps et ce pays. Ne sont-ils pas ce que nous sommes nous-mêmes ? — S'ils ont leurs défauts, ils ont aussi leurs qualités, et elles sont grandes et précieuses. Ce besoin perpétuel du mieux, qui tourmente et aiguillonne non-seulement la France, mais toute l'Europe, mais l'humanité civilisée tout entière, est la condition inévitable du progrès dans les sociétés ; il en est le levier puissant, et les époques où l'on s'agite davantage, sont celles où, faute d'équilibre entre les diverses forces, on se sent relativement le plus mal à l'aise. Toutefois, ce serait un tort grave aux félibres de perdre un seul instant de vue que l'art

et la littérature qui s'isolent trop de leur siècle, se condamnent à l'impuissance et à la mort. Sans être radical, sans être incrédule, il faut accepter les transformations fatales des conditions religieuses, sociales et politiques dans lesquelles se meuvent les sociétés. Prétendre vivre en dehors, c'est s'émasculer volontairement ; s'acharner à les combattre, c'est se heurter contre la pierre du rocher.

C'est ici le lieu de répondre à une accusation fort grave, portée contre le félibrige en général et contre son chef en particulier. On a prétendu que les poètes provençaux accomplissaient une œuvre dissolvante, au point de vue national français, en travaillant au refleurissement de leur langue, en se complaisant à rappeler, dans leurs inspirations, les annales de leur passé, en critiquant, quelquefois avec aigreur et amertume, le présent, et surtout en manifestant certaines tendances, certaines aspirations qui vont plus ou moins à l'encontre du but poursuivi par la France sous ses divers gouvernements. J'ignore si ces dangers sont aussi sérieux que tels voudraient le faire croire ; en tout cas, ils sont très-lointains et ne sauraient être inquiétants pour le moment. Pour ce qui est d'une France parlant deux ou trois langues différentes, il n'y a là rien de bien effrayant, et je ne sache pas de pays où le patriotisme soit plus élevé, plus profond, plus vivace, plus sincère, qu'au sein de la Confédération suisse, dont les habitants parlent simultanément trois langues. Je pourrais en-

core citer l'Espagne, où les dialectes sont si variés de province à province, et l'Italie avec ses multiples idiomes, deux pays où le patriotisme découle cependant à pleins bords. Ce n'est pas seulement la langue, comme beaucoup le pensent, qui constitue l'unité nationale ; c'est surtout le caractère d'un peuple ; ce sont ses institutions, son histoire, ses mœurs, ses coutumes, ses intérêts, ces mille liens enfin qui soudent fraternellement les unes aux autres des populations quelquefois différentes en apparence et par quelques côtés secondaires, mais bien semblables par le fond et unies dans toutes les questions fondamentales. La langue méridionale française, qui porte ombrage à certains esprits et dont on craint le reverdissement, est jusqu'ici le moindre des périls, car elle est rongée chaque jour davantage dans ses racines, comme l'observe très judicieusement Hartmann (1), par la langue du Nord, et l'heure approche peut-être, malheureusement pour elle, où elle aura passé à l'état de monument philologique, en dépit même de la nouvelle renaissance littéraire provençale. Qui oserait dire, en effet, que cette renaissance, opérée par quelques intelligences élevées et amoureuses de leur province, trouvera des écrivains assez autorisés et assez convaincus pour continuer, perpétuer et faire triompher définitivement l'œuvre de leurs devanciers ?

(1) *Tagebuch aus Languedoc und Provenze*. — Tome II, page 148.

— Ne voyez-vous pas que, là comme ailleurs, l'esprit français a tout submergé sous ses flots envahisseurs, et que les ennemis les plus acharnés des divers dialectes romans sont précisément les Méridionaux eux-mêmes?...

C'est justement ce fait trop palpable qui a souvent soulevé les indignations des félibres et de Mistral à leur tête ; c'est contre ces Français du Midi, trop oublieux de leur glorieux passé, dédaigneux du langage de leurs mères, et non pas contre les Français du Nord, que se sont irrités les poètes modernes de la Provence.

Contre les Français du Nord, la lutte n'a point lieu à propos de langage, mais sur des questions de principes. Les poètes du Midi, éloignés de la fournaise centrale où s'élaborent toutes les doctrines et d'où partent en même temps tous les sophismes, toutes les théories fausses, hasardées ou dangereuses, se sont fait, parfois outre mesure, les champions des anciennes institutions et des vieilles croyances ; ils se sont raidis contre cet esprit inquiétant de nouveautés dont l'excellence, pour beaucoup d'entre elles, est encore loin d'être démontrée, et, ennemis de ces nouveautés, au fond desquelles ils n'entrevoient que des désastres et des ruines pour la patrie commune, ils les ont condamnées et combattues de toute l'énergie de leurs convictions. Les deux Frances que l'on craint de voir tôt ou tard en présence, luttant avec acharnement l'une contre l'autre, ne sont pas séparées, comme quelques-uns le pensent, par des lignes

géographiques ; elles sont confondues, mêlées sur toute la surface du territoire. Là est le vrai, le seul péril qu'il importe essentiellement de conjurer ; l'autre danger , celui de la diversité des langues, est tout imaginaire, maintenant surtout que l'entreprise des félibres n'est plus une œuvre isolée dans le pays, mais que chaque province poursuit à l'égard de son patois particulier.

Il ne faut donc pas s'étonner de quelques amertumes répandues, dans les écrits des félibres, contre certaines tendances qui se font jour en France ; ces amertumes, pour ne pas être exprimées en provençal, ont été maintes fois manifestées par les écrivains d'au delà du Rhône, sans qu'on ait pour cela mis en suspicion la sincérité de leur patriotisme. Ajoutons que l'esprit des populations méridionales françaises, aussi attachées à l'unité nationale que toutes les autres, regimbe contre une centralisation excessive, telle que l'empire la voulait, et qu'il aspire après une autonomie locale aussi complète qu'on peut l'obtenir, quand il ne s'agit pas des intérêts supérieurs de la patrie commune. Ce sont là les seuls séparatistes qu'il y ait, non-seulement en Provence, en Languedoc et en Bretagne, mais en Savoie et même dans l'ancien comté de Nice. Ces provinces n'entendent pas être seulement le bras inconscient de la France ; elles veulent aussi être une partie de sa tête, de son cœur, de sa volonté, et c'est une extrême injustice de soupçonner parfois leur patriotisme , parce qu'elles aspirent après une vie qui leur soit pro-

pre, après un air libre, et qu'elles n'acceptent pas, comme telles autres de leurs sœurs, de passer à l'état de cadavres.

Voilà les leçons que tout homme d'Etat, digne de ce nom, doit retirer des mécontentements dont les auteurs de plusieurs provinces françaises se font les interprètes autorisés ; il faut savoir distinguer ce qu'il y a de juste, de vrai, dans les ironies et les colères mêmes de ces auteurs, et s'efforcer d'y faire droit sans difficulté, sans réticences. Que le but ait été quelquefois dépassé, je suis loin de le nier ; mais un homme politique ne juge jamais un poète à la lettre, et tirer de ses inspirations, impressions du moment qui les voit éclore, des syllogismes, des déductions, des théories absolues, ne peut être le fait que d'esprits étroits, d'étrangers systématiquement malveillants ou de jalousies locales bien mesquines.

C'est cependant ce que l'on a fait à l'égard de Mistral, dont on a contesté le patriotisme en s'appuyant sur les prédictions de la sorcière Tavèn (1), sur une note du sixième chant de *Mirèio* (2) et sur telle autre poésie publiée dans ses *Isclò d'Or*. Les uns espéraient qu'en frappant le maître, ils atteindraient du coup le félibrige tout

(1) *Mirèio*, VI^e Chant.

(2) Cette note n'existe que dans l'édition in-8° de 1859 ; elle a été supprimée dans l'édition in-12, publiée par la librairie Charpentier, et MM. C. Hennion et E. Rigaud ne l'ont pas reproduite dans leurs traductions en vers.

entier ; d'autres étaient ennuyés d'entendre sans cesse qualifier Aristide de juste ; quelques-uns enfin n'étaient peut-être pas mécontents de voir ruiner une réputation sur les débris de laquelle ils osaient espérer de fonder la leur propre. Que des étrangers, qui cherchent d'un œil scrutateur tous les germes dissolvants qui peuvent exister en France, aient mis à profit cet échafaudage d'inepties et de méchancetés, cela se comprend ; mais que des Français aient tenté eux-mêmes d'abaisser, de déconsidérer et d'avilir une de leurs plus pures gloires nationales, voilà contre quoi se révolte tout esprit sensé et toute âme juste. Quoi ! l'auteur du *Tambour d'Arcole*, du *Psaume de la Pénitence* et de tant d'autres élans du plus chaleureux patriotisme, dénoncé par les siens comme séparatiste ! — Ce serait grotesque, si ce n'était odieux. Mistral, en dehors de sa qualité de Français, doit trop à ses concitoyens du Nord, pour perdre un seul instant de vue la patrie commune, et non-seulement il connaît toute l'étendue de ses devoirs envers elle, mais il les pratique et les a toujours pratiqués religieusement. Le moindre soupçon à cet égard est une offense et un outrage, et nul moins que lui ne les mérite, après avoir mis ces admirables paroles dans la bouche du dernier roi de la Provence :

— « Franço ! emé tu meno ta sorre !

. iéu more.

Gandissès-vous ensèn, alin vers l'aveni,

Au grand prefa que vous apello . . .

Tu sies la forto; elo es la bello :
Veirés fugi la niue rebello
Davans la resplendour de vòsti front uni. »

Reinié faguè 'cò bèu (1).

En résumé, si l'on ne considère que la foi des félibres dans leur œuvre, leur courage et leur désintéressement ; si l'on groupe par la pensée tous les esprits distingués qui se sont réunis autour d'eux et dont le chiffre est toujours plus considérable ; si l'on songe aux savants qui les soutiennent de leurs patientes recherches philologiques, à tous les littérateurs qui les défendent de leurs vaillantes plumes, à ces amis sans nombre qui se sont fait et qui se font journellement les propagateurs de leur idée par la parole, la rénovation littéraire provençale a des horizons lointains ouverts sur l'avenir (2). Mais, on l'a remarqué, il y a

(1) *Mirèio*, XI^e Chant, vers la fin. — M. Constant Hen-
nion rend ainsi ce passage, dans son excellente traduction
déjà citée :

— « Mène avec toi ta sœur, ô France !

.
Je meurs ! Vers l'avenir allez toutes les deux
A la tâche qui vous appelle ;
Et toi, la forte, elle, la belle,
Vous verrez fuir la nuit rebelle
Devant l'éclat uni de vos fronts radieux.

René fit ce bel acte.

(2) L'idée d'un théâtre écrit dans les divers dialectes
romans fait en ce moment son chemin dans le Midi : quand
elle aura mûri et porté des fruits, une impulsion nouvelle,

de grandes ombres à cet éclat de lumière: ce sont d'abord les difficultés qui se présentent pour arriver à une certaine unification de la langue

plus vigoureuse que toutes les autres, aura été donnée au reflourissement de la langue d'Oc. C'est un des moyens les plus pratiques de faire triompher définitivement la rénovation littéraire commencée, et ce moyen aboutira heureusement, si nos auteurs méridionaux se pénétrèrent bien de l'importance de leur mission à cet égard. De timides essais ont déjà été tentés çà et là; il faut les poursuivre sur une plus vaste échelle, et lorsque le théâtre projeté comptera quelques pièces, drames et comédies, d'une valeur incontestable, il y aura lieu d'aviser à la formation de compagnies d'artistes spéciaux, chargés de les interpréter sur toutes les scènes du Midi de la France.

Le point capital, à mes yeux, c'est que ce théâtre soit conçu et exécuté avec une grande largeur de vues, que l'on vise à une certaine unité de langage dans les compositions, pour qu'il devienne réellement populaire et que les mêmes troupes dramatiques puissent produire tous les ouvrages de mérite sans éprouver de la gêne du côté de la langue. Il importe encore grandement que ce théâtre ait son originalité propre, bien tranchée, et qu'il ne s'inspire en rien des sophismes, des sentiments faux et malsains, non plus que des inepties qui ont perpétuellement cours à Paris, et dont la France, hélas! supporte avec trop de complaisance l'exposition. C'est dans l'histoire, les mœurs, les coutumes, le caractère de nos populations méridionales, qu'il faudra particulièrement prendre le fond des inspirations, d'autant mieux qu'il y a là des éléments plus que suffisants pour assurer le succès de l'œuvre et pour faire vivre ce théâtre d'une existence qui soit bien à lui et qui n'ait rien d'artificiel. On ne devra pas perdre un seul instant de vue qu'il s'agit d'un théâtre tout national à créer, sans quoi la nouvelle entreprise manquerait de base sérieuse et n'aurait que de médiocres raisons de subsister.

d'Oc (1); ce sont ensuite les causes politiques; c'est la marche actuelle des esprits, qui gravitent dans un sens tout opposé. Il y aurait donc témérité à percer les voiles qui nous dérobent encore les résultats finals de la tâche si laborieusement entreprise, et si je me suis laissé entraîner un peu trop loin dans les espérances que j'ai manifestées relativement à une résurrection possible, probable même à divers égards, de l'ancienne langue des troubadours, c'est que je voudrais que tant d'activité, de bonne volonté, de zèle et de dévouement, ne fussent pas consumés en pure perte.

Malheureusement, si la publication de *Mirèio*, de *Calendau* (2) et des *Isclò d'Or* (3) de Mistral, si celle de la *Miougrano entreduberto* (4), de

(1) Les savants qui, sur divers points du Midi, se sont réunis dans ces derniers temps pour former des *écoles*, et ceux qui en constituent chaque jour de nouvelles, pourront aider beaucoup à la réalisation de ce vœu. J'ai à constater un premier résultat heureusement acquis: ces écoles, qui ont pour but d'étudier à fond l'idiome particulier en usage autour d'elles, de purifier les mots corrompus et d'en rétablir l'orthographe rationnelle, suivant leur provenance, ont accepté de se rattacher, par les grandes lignes, à l'école d'Avignon, reconnaissant avec raison que c'est celle qui reproduit le plus exactement l'ancienne langue des troubadours. Si l'on ne se montre pas exclusif, si les questions et les amours-propres de clocher sont soigneusement écartés, nul doute qu'il n'y ait là le germe d'une réforme féconde, dont les conséquences bienfaisantes ne tarderont pas à se faire sentir sur tous les pays de langue d'Oc.

(2) Poème provençal en XII Chants, avec la traduction française en regard. — Un beau volume in-8°, orné du por-

Théodore Aubanel, et l'apparition de tant d'autres ouvrages, en poésie et en prose, des félibres, parmi lesquels il convient de citer tout particulièrement l'*Armana provençau*, ont donné un essor prodigieux à la restauration de la langue d'Oc, il faut avouer, d'autre part, qu'à côté de véritables chefs-d'œuvre littéraires, qui se recommandent aussi bien par le fond que par la forme, les diverses provinces du Midi de la France ne voient le plus souvent paraître que des livres et des brochures dont le succès est justement éphémère. Ici, c'est la conception ou la vigueur d'esprit qui fait défaut; là, c'est la forme qui est trop négligée; ailleurs, c'est un idiome et une orthographe irrationnels et trop souvent inintelligibles. Comment, dans de telles conditions, ne pas concevoir

trait de l'Auteur. — Avignon, J. Roumanille, libraire-éditeur; Paris, librairie Jules Tardieu, rue de Tournon, 13. — 1867.

(3) M. Eugène Tavernier, conseiller à la Cour d'appel d'Aix et membre de la Société des Langues romanes, a publié, en 1876, une analyse très-intéressante de ce dernier ouvrage, sous ce titre: *Le Mouvement littéraire provençal et les Iles d'Or, de Fr. Mistral*. L'année précédente, M. Tavernier avait livré au public, à propos des fêtes de Montpellier, une autre brochure qui a été également lue avec beaucoup de plaisir, et qui est intitulée: *La Cause provençale et Fr. Mistral*. — Ces deux brochures in-8° ont été imprimées à Aix, par Marius Illy, rue du Collège, 20; elles ne portent le nom d'aucun libraire.

(4) Un volume in-12, avec un *Avant-Propos* de Fr. Mistral. — Avignon, J. Roumanille, libraire-éditeur; Paris, à la Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15. — 1860.

des inquiétudes sérieuses sur ce qui adviendra de la renaissance littéraire provençale, dès que les chefs de l'école auront disparu? — Ceux qui redoutent ou voudraient que cette renaissance, que j'ai saluée de tout cœur, soit la dernière lueur qui brille après un incendie, n'ont pas des craintes ou des désirs absolument chimériques; en tout cas, nul n'oserait affirmer que l'événement démentira cette assertion.

Quoi qu'il en soit, tout ce que le félibrige aura fait de bon durant sa carrière, courte ou longue, demeurera et viendra enrichir la littérature des autres peuples. Les trésors ne sont jamais perdus; ils peuvent bien rester enfouis pendant un certain temps; mais l'heure arrive toujours où ils sont mis en pleine lumière. Déjà tels livres et telles poésies des félibres actuels sont assurés de l'immortalité. Cela suffit, dans une certaine mesure, pour que ces écrivains ne perdent pas courage et pour qu'ils se consolent par avance des résultats contingents de leur entreprise patriotique.

Et, à ce sujet, je dois manifester un vœu que j'ai entendu maintes fois formuler et qu'il me tarde de voir réalisé. Durant ces dernières vingt-cinq années, il a été publié un nombre considérable de poésies dans les divers dialectes romans, et beaucoup de ces courtes pièces, véritables bijoux d'art, méritent, par l'idée générale qui les a fait éclore, par la délicatesse des sentiments qui y sont exprimés, par la beauté des images, par l'élégance de la forme, par le frais parfum qu'elles n'ont cessé

d'exhaler, de survivre à l'inspiration qui les a dictées. Isolément, ces charmantes poésies sont perdues, disséminées dans des journaux et des recueils périodiques ; il conviendrait qu'un littérateur instruit, intelligent, artiste, plein de goût et d'abnégation, impartial pour tous, s'occupât de grouper en corps ce qui a été fait de mieux dans les divers genres de poésie légère, et qu'il réunît le tout en un joli volume. Ses efforts seraient couronnés, j'en suis convaincu, d'un grand succès. Dans un travail de cette espèce, il faudrait écarter rigoureusement tous les sujets qui divisent les esprits et les cœurs et qui offrent matière à controverse. Ce que je réclame, avec l'espérance d'être entendu, c'est la publication d'un livre à la glorification de ce que j'appellerai les *Poetae minores* de la Provence et du Languedoc.

Il y aurait un volume compact à écrire sur la rénovation littéraire en Provence : le sujet est très beau, et si quelqu'un de mieux autorisé et de plus entreprenant que moi ne me devance pas, peut-être tenterai-je quelque jour de le traiter avec toute la gravité et les développements qu'il comporte. Pour le moment, je n'ai eu en vue que de composer quelques pages d'introduction à la version allemande de *Mirèio*, de M^{me} B.-M. Dorieux-Brotbeck, et de compléter sommairement les notes autobiographiques de Mistral, dont la traductrice germanique fait précéder cette introduction dans son livre. J'ai esquissé en quelques mots la situation actuelle telle qu'elle se présente, au

point de vue des lettres, dans les provinces méridionales de la France, en regrettant vivement de ne pouvoir m'arrêter sur tant de personnalités de mérite dont ces provinces peuvent à juste titre s'enorgueillir, et qui auraient nécessité de ma part des analyses de leur talent et de leurs œuvres qu'il m'était impossible de leur consacrer ici. On remarquera même que la plus haute et la plus importante sans contredit de ces personnalités, celle de J. Roumanille, est restée en dehors de mon cadre, et que j'ai dû me contenter, pour les lecteurs allemands, de ce qu'en dit Mistral dans sa trop courte autobiographie, quoique Roumanille eût plus de droits que tout autre à mon attention, par suite de son initiative, de son dévouement et de ses nombreuses œuvres en prose et en vers. En effet, si Mistral a éclipsé tous ses camarades par l'éclat puissant de son génie, il ne faut jamais oublier que l'honneur de la résurrection littéraire en Provence revient principalement à Roumanille, le véritable fondateur et l'âme du félibrige, et, comme libraire, le propagateur le plus actif et le plus intelligent des ouvrages des félibres.

Pour qu'on ne se méprenne pas un seul instant sur mes sentiments de franche amitié à l'égard de tous ces charmants littérateurs de la Provence et du Languedoc, je répète donc que, tout en essayant de mettre le plus possible en lumière le beau poème de Mistral, sujet capital de mon travail, j'ai songé sans cesse à eux, et c'est entouré, par la pensée, de leurs physionomies aimées, que j'ai

glorifié leur plus éminent confrère, sachant à l'avance qu'ils applaudiraient à mes paroles (1).

Une preuve nouvelle de mon ardent désir de restreindre le plus possible ma tâche, c'est que je n'ai pas même parlé des autres livres du grand écrivain provençal, quelque vive et profonde que soit mon admiration, en particulier, pour son magnifique recueil de poésies diverses: *Lis Isclo d'Or*, dans lequel étincellent d'une rayonnante splendeur toutes ses qualités si élevées d'esprit et de cœur, et où l'on apprend surtout à aimer cette figure ouverte et si sympathique.

(1) Comme je n'aime pas à me parer de plumes qui ne m'appartiennent pas, il est juste de dire que c'est à l'obligance de divers hommes très instruits et fort intelligents du Midi que je dois plusieurs des heureuses idées consignées dans cette trop courte étude, ainsi que beaucoup de renseignements dont je puis, grâce à leur concours amical, garantir l'exactitude. Je citerai en particulier M. Victor Lieutaud, le jeune bibliothécaire si modeste et si apprécié de la ville de Marseille, un poète doublé d'un savant; M. Fernand Lagarrigue qui, en dehors de ses multiples fonctions de consul, a consacré son existence entière à la culture des lettres, et qui, dans son extrême bienveillance, n'éprouve pas de plus vif plaisir que de mettre les précieux résultats de ses connaissances hautes et variées au service de tous ceux qui l'entourent; je ne dois pas oublier non plus M. Eugène Tavernier, conseiller à la Cour d'appel d'Aix, un très aimable causeur, chez qui le dévouement à Mistral et au félibrige est à jamais indestructible. Que ces esprits d'élite reçoivent ici l'expression publique de mes chaleureux remerciements pour l'appui qu'ils m'ont prêté dans l'accomplissement de ma tâche, et pour toutes les excellentes choses que j'ai pu puiser dans leurs conversations si charmantes et si instructives.

Mirèio, qui réunit toutes les conditions essentielles d'un bon poème épique, qui dénote chez son auteur la puissance dramatique indispensable à celui qui conçoit et exécute une œuvre de ce genre, qui déborde de simplicité et de naturel, suffisait à elle seule pour absorber toute mon attention, tellement ce livre accuse une individualité vigoureuse et représente l'art classique dans toute sa pureté et son immortelle jeunesse. Dans cette superbe épopée, on trouve de nombreux points de ressemblance avec Salomon, Homère, Théocrite, Virgile et le Tasse; et cependant, l'auteur demeure invariablement lui-même. La raison en est que, pénétré de la moëlle même des génies, les côtés par lesquels il a avec eux quelque analogie, sont uniquement ceux du beau éternel, toujours le même en dépit des révolutions des empires et de la succession des temps. Mistral est un poète original, un poète de race, et non point un imitateur, et si l'on peut, à quelques égards, rapprocher certaines parties de ses œuvres de tels passages des œuvres des admirables génies que je viens de citer, c'est sur un pied d'égalité que la comparaison doit être établie, et non point sous le rapport d'un disciple vis-à-vis de ses maîtres.

Tous ceux qui ont étudié *Mirèio*, pensent sans doute comme moi à ce sujet, et beaucoup même pensent certainement mieux que moi. En plaçant si haut Mistral dans mon esprit, je me sens soutenu par ses camarades les félibres et par tant d'amis, connus et inconnus, qu'il compte en tout

pays. Est-il besoin de rappeler le voyage du poète en Espagne, qui ne fut pour lui qu'une longue suite d'ovations; son triomphe aux fêtes de Montpellier et son plus récent voyage à Toulouse (1879), lorsque l'Académie des Jeux-Floraux de cette ville lui remit en séance solennelle, devant un auditoire de près de trois mille spectateurs, les lettres de maîtrise? — Ces hommages, et bien d'autres moins éclatants, qui se produisent chaque jour, spontanément, au sein des populations méridionales (1),

(1) Au moment même où j'écris ces pages, j'apprends que Mistral a été tout récemment l'objet de nouvelles ovations au théâtre d'Aix, où il s'était rendu sur l'invitation de la municipalité de cette ville, à l'occasion de la représentation de la *Mireille* de Gounod. Le buste du poète, placé sur un piédestal sur la scène et entouré de tous les artistes et des chœurs, a été couronné au milieu des applaudissements enthousiastes et sans fin des spectateurs; des poésies ont été récitées, et c'est avec une vive émotion que l'auteur de *Mirèio* a salué le public, qui le fêtait si chaleureusement.

Le lendemain, un banquet a été offert à l'illustre poète provençal, et beaucoup de toasts, auxquels Mistral a répondu avec la meilleure grâce, ont été portés. Nul doute que le chef du félibrige ne garde un profond souvenir du brillant accueil qui vient de lui être fait dans l'ancienne capitale de la Provence.

Le buste de Frédéric Mistral, que l'on dit d'une ressemblance frappante, a été exécuté par M. Hippolyte Ferrat, grand prix de Rome; il est réduit à trois quarts de grandeur naturelle. Quand ces lignes auront paru, il sera dans le commerce, et l'exemplaire, coulé en plâtre, sera livré au prix de 6 fr. 50 c., emballage compris. — Pour les commandes, s'adresser au statuaire, M. H. Ferrat, à Aix.

attestent qu'il s'agit ici d'une des gloires les plus pures et les plus vraies de la France.

Le *Prélude* qui ouvre la version allemande de *Mirèio* a obtenu, l'an dernier, un trop bienveillant accueil dans le Midi, pour que je ne dise pas combien M^{me} Dorieux a été sensible aux nombreux témoignages d'amitié que cette dédicace à Mistral lui a valus, et pour que je n'exprime pas en son nom ses chaleureux remerciements aux journaux, aux revues et aux félibres qui se sont si vivement intéressés à son œuvre. La reproduction en français de cette poésie, avec les commentaires si élogieux dont elle a été l'objet, a profondément touché la traductrice allemande de *Mirèio*, qui a vu surtout, dans cet accueil cordial, une preuve de l'union et de l'excellent esprit de corps qui animent les félibres. C'est une récompense en même temps qu'un encouragement précieux pour M^{me} Dorieux, qui chérira désormais doublement cette Provence aimée, qu'elle espère toujours mieux faire connaître et apprécier en Allemagne, en mettant en relief ses meilleurs et ses plus glorieux enfants.

Quant à la version allemande qui fait l'objet de ce travail, j'ai pleine confiance dans sa réussite, après avoir suivi avec la plus vive sollicitude la traductrice dans l'accomplissement de sa tâche : d'abord, à cause du talent ferme et sûr de l'auteur ; ensuite, parce que cette traduction a été faite au sein de la nature, dans le silence et le recueillement si nécessaires à l'exécution d'une œuvre de ce genre. *Litteraliter, non autem serviliter*, telle sem-

ble avoir été la devise de M^{me} Dorieux, devise que, selon moi, elle justifie heureusement et complètement, comme pourront s'en assurer aisément ceux qui liront cette version ; ils verront, en effet, que le poème original n'a rien perdu, sous sa nouvelle forme, de son suave parfum, de sa fraîcheur naturelle, du caractère particulier du sol qui l'a vu naître, de toutes les qualités enfin qui le recommandent, à un si haut degré, à tous les esprits élevés et droits, à toutes les âmes pures et délicates, à toutes les imaginations fortement éprises du beau idéal, et M^{me} Dorieux n'ambitionne pas de plus belle récompense, pour ses efforts et ses peines, que la satisfaction du lecteur allemand, reconnaissant d'avoir appris par elle à apprécier et à aimer Mistral dans son impérissable chef-d'œuvre.

En terminant, qu'on me permette d'ajouter quelques mots sur une excursion que je fis récemment à Maillane, patrie et séjour habituel du grand poète.

Au mois d'octobre dernier, au retour d'un voyage dans le Nord de la France et en Suisse, je regagnais la Provence, ce pays privilégié qui a toujours eu tant de charmes pour moi et qui, dès ma plus tendre jeunesse, exerça sur mon esprit et sur mes yeux son irrésistible fascination. Mistral avait eu la bonté de nous engager, ma femme et moi, à venir goûter auprès de lui cette hospitalité cordiale, simple et touchante, que nul mieux que lui ne sait offrir à ceux qui lui sont vraiment

sympathiques. Pour des causes diverses, qu'il serait sans utilité d'expliquer ici, nous ne profitâmes point des offres toutes gracieuses qui nous avaient été faites ; je n'eus cependant pas le courage de passer à Avignon sans m'y arrêter, et, entre mes excursions autour de cette ville, à Arles et à Nîmes, je saisis une journée pour me diriger vers l'asile retiré et si aimé du poète. Je quittai le chemin de fer à Graveson et je ne fis que côtoyer cette localité, dans laquelle je ne m'arrêtai pas, anxieux d'arriver au terme de mon petit voyage. Je suivis bientôt la route étroite et bordée d'arbres qui mène à Maillane, et dont une ferme vient çà et là rompre l'uniformité. Des lignes serrées de cyprès encadrent le paysage et forment autant de remparts destinés à abriter les semences contre les redoutables atteintes du mistral. Cet arbre toujours vert, qui n'évoque que des images funèbres chez les peuples du Nord, est planté à profusion en Provence, et quand on a habité cette contrée pendant quelque temps, il n'inspire plus aucune mélancolie ; car, comme le dit si bien un excellent poète du pays, Jean Aicard, dans ses *Poèmes de Provence* (1) :

L'ombre de nos cyprès est épaisse et charmante ;
Ils connaissent le bruit des baisers de l'amante ;
Ils connaissent le rire et les chansons d'amour.
Le gai pinson, autour de son nid, y voltige ;
La cigale se pose au fin bout de leur tige,
Par les doux soirs d'été, pour voir mourir le jour.

(1) *Les Cyprès*, page 25

Ils cachent de vieux bancs où vont s'asseoir les couples.
Ils sont fermes et droits, avec des cimes souples,
Et leur fierté fut chère à Virgile rêvant.
Théocrite, avant lui, les citait pour leur grâce,
Et tandis qu'il chantait : « Cueillons le jour ! » Horace,
Par leur faite onduleux, jugeait l'effort du vent.

Avant d'avoir franchi la limite qui sépare le chemin de fer de la modeste maison du poète, on est déjà tout préparé à la visite que l'on va faire : ces lieux paisibles, que les vains bruits du monde ne viennent jamais troubler, ne connaissent que l'haleine du vent, le joyeux babil des oiseaux, le chant monotone des cigales, le mugissement des troupeaux. L'air y est sain, l'atmosphère diaphane, et lorsque le soleil penche à son déclin, c'est pour faire place à l'armée innombrable des étoiles, qui se détachent comme des clous d'or sur le fond sombre du firmament. Quand, après avoir traversé Maillane, j'arrivai à la dernière maison du village, celle qu'habite Mistral, j'étais pensif et recueilli comme on l'est devant un sanctuaire. La première personne que je vis, à mon entrée chez lui, fut la jeune et charmante femme qui est devenue la compagne de sa vie, la douce Mireille que Lamartine avait souhaitée au poète. Elle m'introduisit auprès de son mari, et, à première vue, j'éprouvai un vif sentiment de sympathie pour cette figure tout à la fois tendre et énergique, où l'élévation et la noblesse du caractère se lisent à chaque ligne de la physionomie, comme dans chacune des paroles et des attitudes. Ce beau visage dénote une âme vi-

rile et en même temps sensible, passionnée pour la vérité, éprise du bien et du beau sous toutes leurs formes. Aucune affectation dans le geste ni dans la phrase, mais un abord franc et modeste, qui vous met de suite à l'aise. Dès qu'on a vu Mistral, on se sent immédiatement attiré vers lui comme par une chaîne invisible ; on s'attache profondément à lui ; on l'aime et l'on aspire à être compté au nombre de ses meilleurs amis.

C'est que cette belle tête, que toutes les grandes causes enflamment, n'a rien de hautain, rien de heurté, rien d'excessif ; elle est tout simplement noble et digne. Ce grand cœur, embrasé de patriotisme et débordant de poésie, sait, dans la vie familière, se mettre à la portée de tous et manifester au dehors les sentiments de bienveillance et de générosité qui l'animent. Parmi les hommes plus ou moins illustres qu'il m'a été donné de connaître jusqu'ici, je n'en sais aucun qui m'ait inspiré tout à la fois plus de respect, d'admiration et de tendresse, que l'auteur de *Mirèio*, et il faut que sa fascination soit vraiment irrésistible pour que, durant tant d'années, il ait pu tenir, groupés autour de lui, tant d'esprits différents, de caractères opposés, de volontés impatientes, sous le joug d'une influence incontestée, et pour que tous ces esprits, ces caractères, ces volontés, se tournent sans cesse vers lui comme vers leur foyer central.

Je pus admirer tout à mon aise, durant le dîner, ce qu'il y a de naïve simplicité et de véritable mo-

destie dans ce beau caractère. Mistral est du petit nombre de ceux qui écoutent et qui réfléchissent ; sa parole n'est jamais tranchante ; il ne pose point pour rendre des oracles, et même sur les sujets qui lui sont le plus familiers et sur lesquels son nom fait autorité, il se montre toujours persuasif et jamais affirmatif. Une fois par hasard, il laisse arriver jusqu'à lui, sans trop de déplaisir, les bruits du dehors, dans la mesure où ils peuvent offrir quelque intérêt pour la mission qu'il a entreprise ; puis, tout redevient silencieux, calme, serein autour de lui. Ne se doit-il pas tout entier à ses laborieux travaux et à la Muse qui l'inspire depuis sa jeunesse ? — Or, tout cela ne s'harmonise guère avec une vie dissipée, distraite, et c'est pourquoi il aime tant le silence, qui donne du recueillement à l'esprit, de la profondeur à la pensée, des ailes à l'imagination. Avignon est là, à quelques lieues seulement ; quand le poète ou l'écrivain se sent pris de lassitude, que l'inspiration ne coule plus à pleins bords, que la source momentanément se tarit, il vole quelques instants auprès des amis en si grand nombre qui lui sont tout affectionnés, et après avoir retrouvé, dans ces distractions d'un jour, une nouvelle vigueur, il court au plus tôt se renfermer dans sa chère solitude.

C'est ainsi que s'accomplit, au sein du travail et de la paix, cette touchante existence de poète, qu'entourent affectueusement une mère vénérée et une douce compagne qui l'adorent. En dehors des heures d'occupation littéraire, ce sont des prome-

nades au sein de la nature, dans ses champs ; c'est le soir à la veillée, durant l'hiver, une partie de dominos avec ses rustiques concitoyens, dont il est l'ami et le conseiller de tous les instants. Lorsque l'illustre auteur de *Jocelyn* vivait, Saint-Point, c'était Lamartine ; Maillane, c'est Mistral.

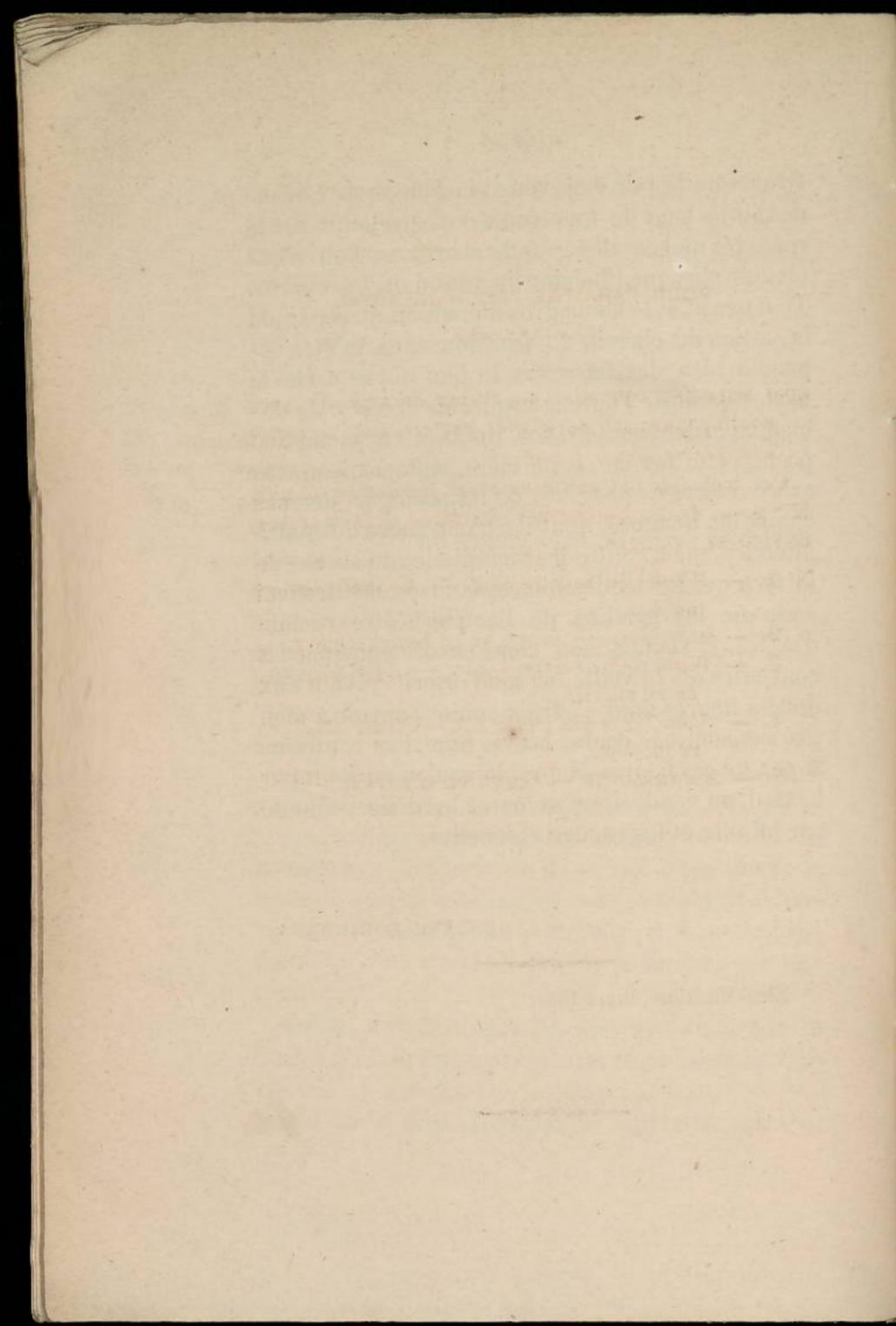
Je n'entrerai pas dans des détails sur la toute cordiale hospitalité dont je fus l'objet dans cet humble asile de poète ; mais je ne puis passer sous silence l'émotion qui s'empara de moi quand, au dessert, M^{me} Mistral porta la santé de la traductrice allemande de *Mirèio*. Ce fut toute une révélation. Cette jeune femme, si digne à tous égards de la place qu'elle occupe, qui joint à la beauté physique la beauté morale dans toute sa candeur et sa pureté, fit entendre des paroles enchanteuses que je n'oublierai jamais. La pose, le geste, la voix, tout s'accordait harmonieusement ensemble, et je crus voir un moment en elle une prêtresse inspirée des anciens temps. Cette intelligence et cette âme renferment des trésors que le temps mettra sans doute en lumière ; l'étude, la méditation, l'expérience de la vie, développeront toutes les précieuses facultés que je n'ai fait qu'entrevoir, et, dans le milieu où elles se trouvent, nul doute qu'elles ne viennent un jour à s'épanouir avec éclat.

Ce fut une heureuse journée que celle que je passai à Maillane, mais elle fut véritablement trop courte en présence de ce que nous aurions tous voulu nous dire. Lorsque je repris la route de

Graveson, le soir était venu : la lune, qui resplendissait là-haut de tout son éclat, projetait sur la route les ombres des grands arbres, et l'on n'entendait plus que l'haleine du vent dans les cyprès. Tout pensif et le cœur gros d'émotion, je regagnai la station du chemin de fer, non sans m'être retourné bien des fois vers le lieu où se cache le modeste toit de l'auteur inspiré de *Mirèio*. Je demandai ardemment à Dieu de bénir à jamais ce poète, cette femme, cette mère, cette maison, ces arbres et ces campagnes, de les protéger non pas contre les hommes, dont ils n'ont guère de mal à attendre, mais contre les vicissitudes du sort et de la fortune. Le lendemain, quand je me trouvai assis sur les gradins de l'amphithéâtre romain d'Arles, je sentais mon cœur encore agité par les souvenirs de la veille, et mon esprit rêvant aux douces heures dont j'aurais voulu pouvoir à mon gré suspendre le cours. La vie humaine renferme si peu de ces heures-là que, lorsqu'on en jouit par hasard, on voudrait en savourer les délices minute par minute et les rendre éternelles.

GUSTAVE DORIEUX.

Nice-Maritime, mars 1880.



POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

EN ALLEMAGNE

CINQ MÉLODIES nouvelles pour voix de *soprano*, avec accompagnement de piano, par CHARLES MULLER-BERGHÄUS.

Ces mélodies ont été composées sur des paroles de M^{me} B.-M. DORIEUX-BROTBECK, extraites de son recueil de POÉSIES LYRIQUES.

- N^o 1. — *Wenn du mir reichst.* — *Andante*, en *ré* majeur.
 2. — IM WINTER. — *Lento*, en *ré* bémol majeur.
 3. — *Wenn deine heisse Liebe.* — *Appassionato*, en *ré* majeur.
 4. — *Vom Vögelein weisz ich.* — *Vivace assai*, en *ré* majeur.
 5. — SCHWERMUTH. — *Lento*, en *si* mineur.
-

THE PANTHER'S PROCLAIMING

BY J. H. BROWN

The Panther's Proclaiming
is a collection of poems
by J. H. Brown
published in 1888
by the author
at New York